

JERZY LIS

Université Adam Mickiewicz, Poznań

jerzylis@amu.edu.pl

RANGER LE MONDE. *FÉERIE GÉNÉRALE* D'EMMANUELLE PIREYRE

Abstract. Lis Jerzy, *Ranger le monde. Féerie générale d'Emmanuelle Pireyre* [Tidying up the world. *Féerie générale* by Emmanuelle Pireyre], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XL/4: 2013, pp. 23-32. ISBN 978-83-232-2635-2. ISSN 0137-2475. eISSN 2084-4158. DOI: 10.7169/strop2013.404.003.

To describe the world and to put some order into our contemporaneity, Emmanuelle Pireyre gathered in his novel titled *Féerie générale* (2012) numerous examples of situations that are symptomatic of the reality of the last years. Written in a way that highlights all the nuances of everyday life and interspersed either with the narrator's opinions on modern society, or with dreams, extracts of electronic notices, anecdotes, or even with the presentation of a collection of kisses, the stories summarize the discontinuous and complex world. Denouncing the aberrations of society, the narrator confronts the clichés and the ideas people do not have time to think about, suggesting that we see in this world only the beautiful things, love and happiness, feelings considered futile by the thinkers and the creators. In this collection of magic things, Pireyre invites at the same time the readers to distance themselves from the disorder of the world and to live on a kind of islands of happiness.

Keywords: contemporary novel, everyday, enchantment, happiness, disorder, electronic media

Emmanuelle Pireyre n'est pas encore très connue dans le monde littéraire en France, bien qu'elle ait publié depuis l'an 2000 plusieurs livres : *Congélations et décongelations et autres traitements appliqués aux circonstances* (2000), *Mes vêtements ne sont pas des draps de lit* (2001), les deux ayant paru chez Maurice Nadeau, *Comment faire disparaître la terre* (Seuil, 2006), *Foire internationale* (Les Petits matins, 2012) et *Féerie générale* (Éditions de l'Olivier, 2012). Dans ses textes aux titres originaux, Emmanuelle Pireyre s'adonne à une critique distanciée de la contemporanéité telle que les hommes la vivent au jour le jour, préoccupés par la recherche constante du bonheur et obligés de confronter leur intimité avec les règles de la vie sociale. C'est à la jonction de l'individuel et du social que se situent tous ses textes auxquels n'échappe aucune manifestation de notre existence quotidienne, ni non plus aucune activité professionnelle de l'individu. Pireyre fait entrer dans ses romans l'humanité tout entière, comme le font, par exemple, Régis Jauffret ou Olivier Rolin (Lamarre, 2012 : 122).

L'originalité du travail créateur, ainsi que l'inventivité hors du commun de l'auteur ont été remarquées au moment de la publication, en 2012, du texte *Féerie générale*, accueilli avec curiosité par les critiques et récompensé la même année par le Prix Médicis. Emmanuelle Pireyre, comme tant d'autres écrivains contemporains, ne revient pas aux formes traditionnelles de l'écriture romanesque, d'autant plus que l'incertitude et l'inquiétude de la littérature d'aujourd'hui prennent leur source dans un certain épuisement formel qui a frappé toute la création du siècle écoulé (Viart 2005 : 17). Il est question d'un roman-collage qui surprend par la variété des formes et des discours utilisés : récit, textos, courriels, forums, microfictions, langage parlé, introspection, fragments de manifestes et de manuels, faits divers et petites photos pour compléter. Au premier abord, le livre fait semblant de reproduire de manière exacte un brouillon d'écrivain avec les versions provisoires rédigées en vue d'une publication hypothétique, un aide-mémoire d'un observateur attentif de la réalité ou encore un recueil de collectionneur des inscriptions variées ou d'autres échantillons textuels. Cette impression est amplifiée par la composition du livre et l'organisation interne du texte qui témoignent plutôt du travail en cours. Dans un certain sens, le texte de Pireyre devient une « chronique accumulative », où l'auteur essaie de saisir les fragments aussi contingents qu'éphémères du temps présent (Viart, 2012b : 136) et qui peuvent être considérés comme un symptôme du romanesque, défini comme « mode de notation, de fragmentation du réel quotidien » (Macé, 2006 : 255).

Le roman s'ouvre par une drôle de table de matières, intitulée « Féerie générale », exactement comme le titre de l'ouvrage, où l'auteur énumère des sections ou des chapitres principaux, en ajoutant, bien entendu, le numéro de la page où l'on peut trouver le fragment mentionné. Les fractions de chaque chapitre annoncent les thèmes les plus importants, les subdivisions dans le texte étant en réalité plus nombreuses. La forme interrogative des titres (par exemple : « Comment laisser flotter les fillettes ? », « Comment habiter le paramilitaire ? », « Le tourisme représente-t-il un danger pour nos filles faciles ? » ou encore « Friedrich Nietzsche est-il halal ? ») annonce, dans une certaine mesure, le caractère de la féerie romanesque à laquelle nous avons affaire dans le texte. La formulation spécifique des intitulés laisse supposer que Pireyre se réfère, de manière explicite, aux différents discours des médias, en particulier à l'internet et à la presse « people », au discours didactique de menus manuels et aux sophismes entendus dans la rue. Puisque, comme le constate Dominique Viart, l'appropriation littéraire des données événementielles s'effectue par la médiatisation (Viart, 2012a : 25), l'organisation du livre, signalée dans la table de matières, reflète non seulement ce qui intrigue l'auteur dans ce bazar qu'est le réel, mais aussi ce qui, avant d'être transposé par une rêverie doit passer par la vérification des médias.

La table de matières annonce donc en grandes lignes un trajet à effectuer. Chacun des sept chapitres s'ouvre par un bref exposé du motif, rédigé à la manière des contes de fées où la formule traditionnelle « il était une fois » a été remplacée par une version plus moderne de « un jour » ou « il y avait ». Cette esquisse est suivie de la distribution

de personnages, réels et fictifs, comme au théâtre. Et pour cause. Le titre de *Féerie générale* renvoie à une pièce de théâtre où paraissent des personnages surnaturels et dont la mise en scène demande des moyens scéniques importants. Le caractère général de cette féerie oblige tous les personnages de s'entremêler dans un spectacle fantastique où l'irrationnel et le poétique ont leur dernier mot. Les personnages, qui figurent sur les listes des distributions d'Emmanuelle Pireyre, ne sont surnaturels que par leur côté extraordinaire ou inexplicable et par la magie qu'ils exercent sur l'entourage. Il en est de même avec les personnalités réelles telles que, par exemple, Edith Piaf, Umberto Eco, James Brown, Christine Angot, Claude Lévi-Strauss ou Giorgio Agamben, qui apparaissent dans des situations anecdotiques. Ramenés à l'échelle humaine dans ce drôle de *theatrum mundi*, ils cessent d'être en quelque sorte des objets de culte.

La provenance éclectique des histoires et des inscriptions, où l'on reconnaît facilement des échantillons prélevés sur Internet, des extraits de discours sociologique et philosophique, ainsi que des fragments issus de différents manuels, fait de cet ensemble un hybride romanesque. De temps en temps, les récits alternent avec les morceaux épars qu'un amateur de télématique pourrait trouver en surfant sur la toile : ébauches de textes, conseils pratiques, compte rendus de réunions, discussions sur les forums, photos. L'utilisation de différents registres d'écriture traditionnelle et électronique donne un mélange original qui bouleverse nos habitudes de lecture. Le texte refuse l'idéologie politiquement correcte sans obliger son auteur à « dissocier le fait d'écrire et sa puissance d'action potentielle sur les consciences » (Blanckeman, 2012 : 80). À la limite de la banalité, les récits tels quels sont indépendants, mais plus on avance dans le texte, plus on voit se tisser les liens entre différentes histoires qui reflètent d'autres liens qui se nouent dans le monde connecté, et ainsi de suite.

Les personnages de *Féerie générale* s'adonnent à des activités qui relèvent de leurs passions personnelles ou intérêts professionnels. Ils fonctionnent dans la réalité technologique et sociale d'aujourd'hui et doivent faire face aux problèmes que posent la civilisation moderne et la mondialisation. Un trait commun les caractérise tous : ils tiennent à la liberté qui garantit leur autonomie existentielle et sociale. Tel est le cas de Roxane, fillette de 9 ans, qui renonce à participer aux conversations sur les pratiques spéculatives avec d'autres élèves de sa classe. Désintéressée des problèmes de la finance internationale, y compris de la crise de la bourse espagnole, elle choisit la solitude et décide de se consacrer à la peinture des chevaux. Son intention est de rester enfant et cette lucidité la rend imperméable à toute question en rapport avec l'activité économique. D'ailleurs, elle ne se pose aucune question qui la détournerait de la peinture, même pas celle « que peindre ? » que la narratrice considère comme une « question centrale pour beaucoup de peintres d'un bout à l'autre du 20^e siècle » (FG, 17)¹. Sa mère Mirem, divorcée depuis peu, passe des heures à « tchatter » sur un site de rencontres et chercher des hommes pour passer enfin du virtuel à la *real life*.

¹ Dans la suite du présent article, toutes les citations de *Féerie générale* seront marquées de la même façon par le sigle FG, suivi de pagination.

L'histoire de Roxane ouvre le roman et annonce plusieurs thèmes traités par Emmanuelle Pireyre. Le progrès vertigineux de la technologie, la course à l'argent et la prolifération des moyens ultramodernes de communication ont complètement modifié la vie sociale et familiale, en dégradant les relations entre les individus. Aussi bien la mère que sa fille vivent sur une espèce d'îlot où elles réalisent leurs désirs individuels. Bien qu'elles aient perdu le sens de la vie communautaire et vivent de manière inadaptée aux règles de la vie sociale (Roxane est trop mûre pour son âge, alors que sa mère se comporte comme une jeune fille), elles semblent être heureuses, en protégeant leur petit monde. Cependant, malgré l'autonomie de leurs existences respectives, elles sont reliées au monde par un fil invisible qui les joint à d'autres personnes. Pour expliquer le phénomène des liens entre différentes choses, Emmanuelle Pireyre imagine au départ quelques cheminements des pensées qui, avant de nous revenir, se déplacent sur une espèce de toboggan². Ainsi les îlots, qui symbolisent non seulement la séparation, mais aussi le bien-être de l'individu, sont-ils reliés à d'autres îlots par des rapports de complétude, d'affinité ou d'association d'idées qui révèlent le fondement commun des choses et des situations.

À l'assujettissement de Mireme aux médias électroniques d'une part et à « la paisible indépendance » de Roxane d'autre part, Pireyre attache l'histoire réelle d'un *otaku* japonais, Tsutomu Miyazaki, qui, à la fin des années quatre-vingt, a tué sauvagement quatre fillettes de quatre à sept ans. Ce fait divers a bouleversé la société japonaise, horrifiée par le meurtre sans pareil et le cannibalisme pratiqué par cet homme de vingt-six ans. Or, Miyazaki est devenu paradoxalement le symbole de la jeunesse au Japon ; amateur de la culture populaire et surtout des mangas, l'*otaku* a peur de contacter les autres et se désintéresse de la vie sociale. Il s'isole pendant longtemps dans sa chambre, entouré de nombreux exemplaires de mangas (des BD japonaises qui excellent dans la violence et la cruauté) et englouti par l'écran de télé et d'ordinateur. Lors du procès de l'*otaku*, condamné d'ailleurs à mort, le public a pu apprendre que Miyazaki avait tué les filles, en suivant l'exemple de ce qu'il lisait dans ses œuvres préférées. Une fois la relation sur l'*otaku* tueur terminée, le texte dévie vers deux autres récits. Le premier revient sur un colloque de 1962 auquel participait Umberto Eco. Après une brillante communication sur Superman, héros de la sous-culture, d'autres conférenciers ont volé les exemplaires de BD appartenant à la collection personnelle du célèbre chercheur. Dans le second récit la narratrice relate la discussion, qui a eu lieu dans une famille française, à propos des conséquences néfastes des jeux vidéo violents pour lesquels se passionnent les adolescents d'aujourd'hui : « Chez nous, ce genre de conversation se déroul[e] souvent en fin de repas, entre parents d'adolescents, dans l'ambiance euphorique d'un déjeuner de fête » (FG, 28). Rédigé sous forme de procès-verbal détaillé minute par minute, le récit finit par des

² L'interview donnée par l'auteur à propos de la *Féerie générale* qui venait de paraître. : <http://www.dailymotion.com/pl/relevance/search/Feerie+generale+Emmanuelle+Pireyre/1#video=xt32qa> (consulté le 2 avril 2013).

conclusions rassurantes : les jeux violents canalisent la violence et servent, comme dans la tragédie grecque, de catharsis aux adolescents. Le caractère ironique de la scène du repas de fête, soutenu par la théâtralisation de la séquence, révèle l'absurdité de la discussion entre les convives et l'absence de bien-fondé des conclusions, évidentes dans le contexte de l'histoire de Miyazaki dont la passion pour les mangas ne l'a pas préservé des actes criminels.

La création des îlots de liberté permet à Emmanuelle Pireyre de lutter contre les stéréotypes et les préjugés imposés par le modèle petit-bourgeois de la société contemporaine. D'où justement l'idée de chercher les personnages récalcitrants qui fonctionnent dans les interstices de la réalité et manifestent des comportements inhabituels. Dans un certain sens, les situations et les opinions originales et souvent extrêmes illustrent le besoin de l'homme de sauvegarder son autonomie au détriment des obligations sociales, mais aussi de valoriser ce qui, du point de vue individuel, paraît inébranlable : la nostalgie de la paix, de l'amour et du bien-être général. C'est le prétexte pour la romancière d'aborder plusieurs thèmes qui s'enchevêtrent : la différence entre la ville européenne qui change lentement et de manière réfléchie et les villes en Asie où « les constructions s'ajoutent indéfiniment aux constructions » (FG, 43), le pacifisme en Europe, l'aménagement des lofts dans les anciens bâtiments de l'armée. Elle ironise sur le pacifisme inconditionnel des Européens qui leur vaut l'admiration des hôteliers en Asie et au Proche-Orient où ils aiment passer leurs vacances. Puisque les Européens ne supportent plus les guerres et qu'on n'a plus besoin de militaires, dans les anciennes casernes, on a aménagé des lofts qui sont des habitations difficiles à chauffer, mais dont la mode, surtout dans les milieux des artistes, ne cesse de grandir.

Emmanuelle Pireyre choisit pour les personnages de sa *Féerie générale* des individus qui profitent sans restriction de leur liberté et qui manifestent leur incohérence et leur côté discontinu (Gontard, 2013 : 60). L'extravagance, qui les caractérise tous, relève du manque de contraintes et de l'absence de code de l'attitude sociale sollicitée par la communauté. C'est dire que les personnages sont guidés par leurs fantasmes et mènent une existence asociale. Ils trahissent les symptômes d'une crise qui prend sa source dans le changement d'un mode de liberté individuelle pour une liberté narcissique où il importe de se réaliser à travers une jouissance toujours renouvelée (Gontard, 2013 : 60). Les comportements bizarres et hors normes sont décrits par Pireyre de manière neutre, comme si elle tenait à assurer à ses personnages une présentation objective. L'impression de la discontinuité et du décentrement du personnage résulte de l'acceptation par l'individu d'une altérité biologique et symbolique qui fait que son psychisme n'est plus considéré comme pathologique (Kristeva, 1988 : 268).

En multipliant ses personnages principaux et en leur attribuant le rôle de pivot autour duquel se tissent de multiples liens, Emmanuelle Pireyre a veillé à ce qu'ils viennent de différents milieux et horizons, ne serait-ce que pour assurer une certaine représentativité sociale et mentale de cette féerie générale. Les personnages ont pour

dénominateur commun l'altérité et leur choix confirme qu'ils font partie d'une réalité fragmentée, symbolisée justement par les îlots. Batoule, une jeune musulmane violoncelliste qui porte un hijab, ne s'intéresse pas seulement à la musique, mais est aussi passionnée par Internet où elle s'est construit un site pour développer deux activités : composer avec ses amies des histoires à partir de personnages de films et, en même temps, discuter les cas de conscience, les questions du bien et du mal, du *halal* et du *haram*. Très forte en casuistique et très conservatrice, la jeune musicienne donne sur Internet des conseils pratiques à propos de la mode à ses sœurs et à d'autres jeunes filles musulmanes. L'histoire de Batoule montre les paradoxes de la vie quotidienne des communautés musulmanes vivant dans la société occidentale. Le besoin de respecter les normes religieuses les empêche, par exemple, de regarder la télévision sans pratiquer le zapping permanent pour éviter à l'écran tout ce qui est inconvenant du point de vue religieux. En même temps, Batoule représente une nouvelle génération de musulmanes, déterminées à affirmer leur foi et à porter le voile selon leur propre choix.

Emmanuelle Pireyre crée ses personnages avec beaucoup d'humour et d'ironie bien qu'elle sache que le monde contemporain se compose aussi d'individus déplacés qui dérangent et qui échappent à la notion traditionnelle de l'homme. Leurs rêveries appartiennent en propre aux sujets en crise qui subissent les conséquences de la fin des grandes structures idéologiques, politiques et économiques, garantes dans le passé d'un ordre et d'une relative stabilité communautaire. Les liens sociaux traditionnels s'étant relâchés, l'homme contemporain ne tient qu'à sa liberté qui va à l'encontre de l'ancien système des valeurs. Le monde se présente aux yeux de Pireyre comme un ensemble de personnalités complexes ou d'ego-corpusculaires qui manifestent des comportements inhabituels et souvent extrêmes. L'explosion de l'altérité prend sa source dans le rejet des principes jugés autrefois comme obligatoires et contraignants. D'où justement la propension des personnages à révéler des attitudes contradictoires, allant de l'austérité puritaine aux plaisirs toujours inassouvis, ce qui donne une impression de chaos (Gontard, 2013 : 65) et de bazar qu'il faut ranger. C'est ainsi qu'Emmanuelle Pireyre perçoit le monde. Loin de s'acharner sur le réel hétérogène et discontinu, elle essaie de lui donner un aspect positif par la mise en relief des qualités qui renouent avec les valeurs universelles du monde et le sens communautaire de l'individu. À l'origine, les hommes ne sont pas mauvais, mais c'est plutôt la civilisation moderne qui a contribué à les désorienter dans leur existence. Pireyre traque toutes les absurdités auxquels a été amené l'homme à cause de la perte de repères et l'autorise à tenter une expérience de renouvellement des structures sociales et des modes de vie qui rendraient en partie l'existence agréable.

Le ton ironique et l'humour, avec lesquels Pireyre relate tous les projets et efforts de se retrouver dans ce réel peu accueillant, témoignent non seulement du recul qu'elle prend vis-à-vis des affaires qui préoccupent les individus, mais aussi de l'échec total des modes de vie individualistes et égocentriques. La construction d'un monde alter-

natif est irréalisable, comme n'est plus envisagée l'éventualité de revenir à l'ancien ordre des choses. Même la lutte contre le désastre écologique – par l'intermédiaire des idées et des formes de développement qui respectent l'environnement – paraît dérisoire et inefficace. La romancière a inséré dans *Féerie générale* plusieurs séquences en rapport avec le mouvement écologiste qui illustrent à la fois la nostalgie de l'individu pour la vie saine et naturelle, et l'inadaptation des moyens et des méthodes engagés par les écologistes. Lors d'une randonnée en montagne, le Suédois Sven Tikkanen décide d'abandonner son projet touristique « Baignade, centres historiques & filles faciles » pour se consacrer à l'autarcie, aux panneaux solaires et à l'étude de la lavande (cf. *FG*, 106).

La construction par des squatters récalcitrants, en plein centre de Lausanne, d'une maison de paille, « modèle d'autoconstruction écologique » (*FG*, 123), dérange visiblement les autorités municipales, mais convient parfaitement aux habitants du quartier qui soutiennent les squatters dans leur mission de réaménagement de la ville. Certains personnages vont plus loin dans leur lutte contre la pollution de l'environnement, comme c'est le cas de Justine qui administre le forum sur les *Toilettes sèches* où elle répond aux questions plus ou moins intelligentes à propos de l'usage des cuvettes écologiques. Justine et son mari Géraud sont également propriétaires d'une maison bio qui fonctionne conformément aux principes écologiques. Objet d'admiration et de convoitise des visiteurs, la maison est pourtant devenue chronophage, car elle nécessite tout au long de la journée des opérations obligatoires qui empêchent le couple de travailler et de s'occuper d'autres choses. La pratique immodérée et affectée du réel par les écologistes et en général les aspirations des individus ordinaires sont considérées par l'auteur comme les étapes d'ascension vers le bonheur.

En créant des îlots de bonheur, réservés, comme on l'a déjà signalé, à des individus récalcitrants, Pireyre refuse d'évoquer en termes négatifs le monde contemporain, alors qu'il ne cesse d'angoisser les hommes avec les scénarios de la crise permanente. Avec l'ironie qui lui est particulière, elle dénonce l'ambiance pessimiste de la société et la politique décourageante des autorités d'aujourd'hui qui empêchent les individus de fonctionner à leur gré. Même nos rêves ont cessé d'être agréables :

[...] L'époque est différente, l'époque est dangereuse, et nos songes se peuplent de gens prévoyants, de conseillers et de paranoïaques, qui nous disent en rêve de nous méfier, de prévoir des modes de vie alternatifs, de réévaluer nos chances de survie dans des contextes déments (*FG*, 118-119).

En tant que lieux de retrait, les îlots de bonheur sont des territoires personnels qui facilitent aux individus l'observation du spectacle alentour sans s'engager totalement à vivre la face sombre du monde (Agamben, 2008 : 22), en rêvant le monde et en dévoilant ce qui se cache sur l'autre rive.

Pour Pireyre, le remède à tous les maux engendrés par la crise est à chercher dans les attitudes et réactions positives vis-à-vis de la réalité qui nous entoure, dans le comportement de Batoule qui a choisi pour devise de ses activités quotidiennes courage

et optimisme, ou encore dans la leçon du prétendu inventeur du *storytelling* William Farrell. Or, en tournée en Europe, ce prestidigitateur de la parole apprend à séduire le public par une technique de communication qui consiste à renforcer l'adhésion à l'histoire racontée. Développée dans les domaines de la stratégie et du marketing, cette méthode sert à faire passer avec efficacité des messages qui, le plus souvent, n'ont rien de réjouissant. Ce nouveau mode de management, lisons-nous, « [...] a conquis l'Amérique où l'on ne jure plus que par les conteurs, griots, cours de *creative writing* et festivals de narration » (FG, 158). Pour que la communication narrative soit réussie, il faut recourir au registre émotionnel, seul capable de mobiliser les auditeurs. Lors de sa conférence à Toulouse, Farrell rompt avec la méthode traditionnelle de la conférence et passe à la pratique en donnant aux participants du séminaire un conseil : « À une histoire négative on répond par une histoire positive » (FG, 160). En se référant à l'esthétique du *storytelling*, Emmanuelle Pireyre donne sa propre vision de l'affrontement des forces politiques qui semblent nier la validité des données précises au profit des lieux communs dont la seule qualité consiste à valoriser le présent (Sorrentino, 2012 : 186).

La séduction de l'auditeur par des histoires positives sert à lui donner l'impression de bien-être général, à détourner son attention de l'imperfection du monde au sein duquel il doit fonctionner. Le *storytelling* paraît en quelque sorte la technique idéale pour exploiter la naïveté de l'individu et en même temps pour l'empêcher d'avoir une vision catastrophique de la réalité. Dans *Féerie générale*, nombreux sont les récits et les séquences où les personnages s'interrogent sur les émotions. Le texte même est parsemé de plusieurs fragments issus d'Internet où est débattue la question des baisers. Groupés sous le titre de « collection de baisers », les récits évoquent les difficultés d'une fille à obtenir un baiser dans les cyber-rencontres ou sa déception de rencontrer un garçon qui ne sait pas embrasser. Le lecteur est amené à suivre les propos sur les célèbres baisers dans les films de Dreyer et de Kronenberg, un récit sur la censure filmique dans la famille de Batoule, où il est strictement interdit de regarder des scènes où les héros s'embrassent. Le tout est accompagné de la théorie d'*amor fati* à la Nietzsche et d'une lettre adressée aux Maoris de Nouvelle-Zélande sur les rapports particuliers des Européens avec le baiser sur la bouche.

Dans le contexte des problèmes sérieux que pose la crise de la société contemporaine, la discussion sur le baiser peut paraître saugrenue. Cependant, en intercalant cette collection de baisers dans *Féerie générale*, Emmanuelle Pireyre réfléchit à la fois sur ce que nous sommes devenus et sur le reflet qu'en donne la littérature d'aujourd'hui. Elle continue, toujours sur un ton humoristique, à faire le procès de la société contemporaine qui n'a pas réussi à protéger l'individu contre les méfaits de l'évolution sociopolitique du monde et du progrès technologique incontrôlé. Tout en critiquant l'attachement des hommes, en particuliers des adolescents, aux nouveaux médias, elle ne désespère pas, loin de là. Au lieu de se lamenter sur le sort des jeunes, elle constate à plusieurs reprises qu'ils ont appris à sélectionner et à classer les informations qu'ils reçoivent par millions.

Il est à remarquer qu'Emmanuelle Pireyre discute sans emphase toutes les questions qui l'intéressent. Observatrice attentive du réel quotidien, elle en donne une interprétation rationnelle et distanciée, en valorisant toujours le côté positif des caractères humains, des situations ou des modes de pensée. On le voit bien dans le fragment où elle révèle son point de vue sur les années quatre-vingt (c'est alors qu'elle grandissait), qui sont considérées comme une « période d'effondrement de la pensée et de régression politique » (*FG*, 125). Ces années-là sont associées au rejet par les hommes de l'époque de la figure du héros et son remplacement par l'antihéros qu'incarnaient « [...] les personnalités énigmatiques constituées de couches superposées, acceptant la possibilité de l'errance et celle de l'échec [...] » (*FG*, 126). Pour Emmanuelle Pireyre, les années quatre-vingt étaient favorables à l'amour et les hommes indulgents pour les défauts d'autrui : on acceptait l'étrangeté des partenaires et les excentricités sous toutes leurs formes. Les hommes profitaient de leur liberté en s'en donnant à cœur joie. C'est dire, qu'en dépit du pessimisme général, ils arrivaient à se retrouver dans la réalité.

Paradoxalement, l'insertion dans le texte de différentes formes de discours et des échantillons de communication électronique facilite à l'auteur la mise en ordre du réel, présenté ici comme un ensemble hétéroclite de personnes, de situations et de faits qui reflètent l'image du monde contemporain. Emmanuelle Pireyre cherche une logique dans la construction et le fonctionnement du monde, soumis à des agitations, chocs et revirements, souvent inexplicables et imprévisibles. Cependant, malgré la tendance universelle à fonctionner dans les univers clos, les hommes n'ont pas perdu les liens avec les autres. Ils s'adaptent aux circonstances du moment et font abstraction des valeurs qui nuiraient à leur confort personnel. Les réflexions de Pireyre sur le monde contemporain tendent vers une objectivation de la réalité, vers une distanciation indispensable pour supporter le monde dominé entre autres par l'argent, mais aussi vers une certaine humanisation qui rendraient plus agréable la vie de l'homme d'aujourd'hui. Dans l'une des dernières séquences du roman, il est question d'une randonnée dans les Pyrénées. La narratrice et d'autres promeneurs découvrent la beauté du paysage et la promenade elle-même devient finalement source de plaisir et de détente. Vu du haut, le monde ne manifeste rien d'angoissant et la montagne « [n'a] plus que des qualités » et des « points positifs » (*FG*, 225).

Pour décrire la féerie du monde et pour mettre un peu d'ordre dans notre contemporanéité, Emmanuelle Pireyre a réuni dans son roman de nombreux exemples de situations symptomatiques de la réalité des dernières années. Rédigés de manière à faire ressortir toutes les nuances de la vie quotidienne et entrecoupés soit par les opinions de la narratrice sur la société moderne, soit par les rêves, les extraits des inscriptions électroniques, les anecdotes, soit encore par la présentation d'une collection de baisers, les récits résument le monde discontinu et complexe. Pireyre pratique donc ici une sorte d'engagement que Blanckeman appelle *implication*, qui « se joue d'emblée en termes de modélisation esthétique : trouver la juste forme, désagencée/réagencée

[...] penser la question de fond, le principe politique et éthique mis en cause à travers des dysfonctionnements éprouvés » (Blanckeman, 2012 : 72). En dénonçant les aberrations de la société, Pireyre confronte les clichés et les idées auxquels les hommes n'ont pas le temps de réfléchir, en leur proposant de ne voir en ce monde que de belles choses, l'amour et le bonheur, les sentiments jugés futiles par les penseurs et les créateurs. Dans ce recueil des choses féeriques, Pireyre invite le lecteur à prendre ses distances avec le désordre du monde, avec le sérieux des idées et des théories (lesquelles, comme le signale l'auteur « se lèvent le matin mal réveillées » et « se dégonflent d'un coup et quittent la réflexion aussi vite qu'elles l'ont engagée » ; *FG*, 236). Elle invite également à suivre la voie de Bouvard et de Pécuchet, c'est-à-dire montrer un peu de frénésie dans la découverte du monde, tout expérimenter pour trouver de l'ordre et surtout ne pas trop chercher à comprendre au risque de perdre le charme de cette féerie dans laquelle nous vivons. La façon de ranger le monde et de le rendre vivable, selon Emmanuelle Pireyre, pourrait se résumer par les propos de l'un de ses personnages qui discute avec ses collègues dans un restaurant :

Rêvez, rêvez, rêvez, disait Victor Hirsch. Vous ne voyez plus comment vous en sortir ? Vous vous sentez acculé ? Rêvez. Vous exécutez chaque jour au travail des tâches que vous désapprouvez et jugez répréhensibles ? Rêvez. [...] Alors, rêvez plus fort, encore plus fort, faites un rêve dense et bouleversant qui transforme le réel [...] (*FG*, 89-90).

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, G. (2008): *Qu'est-ce que le contemporain*, Paris : Payot & Rivages.
- Blanckeman, B. (2012): « L'écrivain impliqué : écrire (dans) la cité », in B. Blanckeman et B. Havercroft (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle. Romans et récits français (2001-2010)*, Paris : Presses Sorbonne Nouvelle.
- Gontard, M. (2013): *Écrire la crise. L'esthétique postmoderne*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Kristeva, J. (1988): *Étrangers à nous-mêmes*, Paris : Fayard.
- Lamarre, M. (2012): « Invention du monde : une épopée contemporaine ? », in D. Viart, G. Rubino (dir.), *Écrire le présent*, Paris : Armand Colin.
- Macé, M. (2006): *Le Temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au XX^e siècle*, Paris : Belin.
- Pireyre, E. (2012): *Féerie générale*, Paris : Éditions de l'Olivier.
- Sorrentino, F. (2012): « Éclairer les coins obscurs du présent. Les « romans à fragmentation » de Thierry Jonquet », in D. Viart, G. Rubino (dir.), *Écrire le présent*, Paris : Armand Colin.
- Viart, D. (2005): « Introduction », in D. Viart et B. Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris : Bordas.
- Viart, D. (2012a): « Introduction », in D. Viart, G. Rubino (dir.), *Écrire le présent*, Paris : Armand Colin.
- Viart, D. (2012b): « Écrire le travail. Vers une sociologisation du roman contemporain ? », in D. Viart, G. Rubino (dir.), *Écrire le présent*, Paris : Armand Colin.